

Jacques, en cinq (post)impressions

Guy MÉNARD *

Au moment où j'écris ces lignes, le Musée des beaux-arts de Montréal présente une exposition consacrée aux « postimpressionnistes » français. M'étant, depuis un moment déjà, quelque peu éloigné des sévères canons de l'écriture que l'on dit savante, je me revendiquerai librement de cette – molle – étiquette picturale (elle va des derniers néufars de Monet au pointillisme de Signac, en passant par les vahinés de Gauguin) pour esquisser, au cours des pages qui viennent, quelques (post...)impressions de la carrière de Jacques Pierre, à laquelle est dédié ce numéro de *Religiologiques*. Je le ferai en cinq « actes », « temps », « scènes », « moments » ou « tableaux » (vive la métaphore) qui n'ont d'autre valeur que de témoigner de cette carrière – infinitésimalement, cela va sans dire.

*

Université de Montréal, campus central, pavillon Z, septembre 1973, jour de rentrée pour la première année du baccalauréat en théologie. Nous devons être une bonne soixantaine dans l'amphi. À la pause, je remarque, à l'écart, un grand jeune homme à la blondeur ébouriffée, puissant reflex en sautoir sur son pull de *lambswool* bleu poudre. D'aucuns auraient cependant pu prendre cet appareil pour un émetteur de rayons laser extrêmement répulsifs et délétères, destinés à tenir tout importun à distance, voire à le pulvériser sans dol et tout de go. J'arrivais pour ma part de deux années d'enseignement en Afrique, habitué, donc, au rugissement des lions, à l'indiscipline des élèves et à la férocité des mouches tsé-tsé. Je franchis indemne la

* Guy Ménard est professeur retraité du département de sciences des religions de l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

muraille invisible et allai me présenter. Nous n'avons pas toujours été d'accord sur tout, il s'en faut ; mais nous avons, à ce moment, pris langue pour au moins la moitié d'un siècle. Cela étant, et mis à part ses possibles effets dissuasifs sur des humains impressionnables (et potentiellement fâcheux), il ne s'agissait pas d'un désintégréateur moléculaire digne de l'arsenal d'Asimov mais, plus prosaïquement, d'un indubitable appareil photo.

De la photographie, Jacques a passé sa vie à en faire, loin de tout cliché anecdotique et de tout *selfie* mondain, avec l'exigence d'une austère esthétique que le passage de l'argentique au numérique ne lui a jamais fait abandonner. (Je le soupçonne d'ailleurs d'utiliser certaines fonctionnalités de Photoshop pour reproduire du grain au moyen du bruit...)

J'ai, de lui, depuis la fin des années soixante-dix, une aube balbutiante sur la rivière Jacques-Cartier. On y devine plus qu'on ne voit la cime de grands sapins dont l'écho se mire dans le cours sinueux – et, à cet endroit, calme – de la rivière, des plantes aquatiques qui, les pieds dans l'eau tels de filiformes hérons encore ensommeillés, captent timidement les premières vibrations du jour. Dans l'extrême coin supérieur gauche – saisie du moment ou cadrage au développement ? je ne saurais dire –, un oiseau, blanc. En fait, je crois que c'est lui, l'aube : sans lui, en effet, une seconde plus tard, un centimètre plus à gauche de la tranche du massicot, c'eût été encore la nuit – ou déjà le jour.

Jacques, pour moi, aura d'abord été cela : un *regard* ; une certaine manière de voir et de scruter le visible, y compris avec le troisième œil – celui de Shiva, peut-être – de son Pentax ou de son Nikon. Comme disait Anaxagore – et comme eût pu dire Andreï Roublev – « ce qui est visible ouvre nos regards sur ce qui ne l'est pas ».

Pierre Hadot, le grand exégète de Plotin, a parlé du *regard* de ce philosophe comme d'une quête absolue de l'infiniment simple. À son sujet, il écrit encore : « la vraie fonction de l'art est heuristique ». En ce qui concerne la pratique visuelle et photographique de Jacques, j'avancerais qu'elle a aussi toujours été, d'emblée, *herméneutique*.

Marx avait peut-être raison de dire qu'il est important de transformer le monde. Mais, pour cela, en vue de cela, il importe de

l'interpréter constamment avec la passion d'un désir nourri par la liberté, l'originalité et, parfois, le génie d'un regard.

*

Élève de Michel Campbell, disciple de Mircea Eliade, Jacques aura effectivement été un infatigable herméneute du religieux au sein de la culture et de ses diverses productions. On lui doit de remarquables interprétations religiologiques d'œuvres littéraires, picturales et cinématographiques, à commencer par l'inoubliable CARL de 2001, *l'Odysée de l'espace*, du temps où celui-ci n'était encore qu'un robot... d'anticipation ! Mais, également disciple du sémioticien Greimas et du philosophe des sciences Yvon Gauthier, fasciné – pour ne pas dire hanté – par l'austère beauté des mathématiques, il aura passé une bonne partie de sa carrière universitaire à vouloir formaliser les fondements de notre discipline, à définir les contours de cette « religion » que celle-ci a voulu se donner pour objet. Une bonne partie de son travail aura ainsi consisté, pour paraphraser Kant, à élaborer des « prolégomènes » à toute religiologie future qui, libérée de toute hérédité théologique, aurait la prétention de « se présenter comme science ».

Baudrillard disait : le sujet désire, mais seul l'objet peut séduire. Quelque part, pourtant, Jacques se sera toujours méfié de la *séduction*. Cet « obscur objet du regard religiologique », avant d'en jouir à travers le travail de l'herméneute, avant que ce dernier laisse sa propre subjectivité faire l'amour à la singularité de l'objet – pour engendrer avec lui l'inédit d'un nouveau texte –, Jacques a toujours cru qu'il était préférable de l'affronter tout d'abord sur le ring impitoyable de quelque rigoureux carré sémiotique. D'aucuns pourraient être tentés de voir dans ce report de la jouissance proprement herméneutique une sorte d'ascèse quelque peu masochiste – voire quasiment luthérienne. Mais... qui saurait vraiment dire ? Virgile, ayant guidé Dante à travers l'Enfer et le Purgatoire, avait peut-être simplement raison (*Églogues*, II, 65), tout compte fait : *Trahit sua quemque voluptas*. Chacun trouve son plaisir là où sa volupté le tire...

*

Présidant un jour, pour la première fois, une soutenance de thèse, sans doute impressionné, lui aussi, par la solennité du moment, Jacques oublie carrément d'inviter la candidate à présenter les

grandes lignes de sa recherche, comme il est coutume de le faire depuis la création d'Oxford et de la Sorbonne, et passe immédiatement la parole au premier membre du jury – qui s'en empare goulûment, sans autre forme de procès. Qu'on se rassure au moins : l'impétrante, plutôt timide aux entournures et peu portée sur la parole publique, suant déjà à grossissimes gouttes, en exprimera par la suite passablement plus de soulagement que de frustration. *Gaudeamus igitur.*

L'anecdote, cela dit, tendrait à suggérer qu'il y a décidément, chez Jacques, quelque chose du distrait Tryphon Tournesol, génial inventeur d'une fusée lunaire, d'une arme hypersonique de destruction massive ainsi que d'un remarquable appareil à broser les vêtements. Mais c'est peut-être davantage encore à Thalès de Milet que l'on pensera ; Thalès, tombé, selon Platon (*Théétète*, 174 a-b), dans un caniveau alors qu'il contemplait la Voie lactée :

– Socrate : Une servante de Thrace, fine et spirituelle, le railla, dit-on, en disant qu'il s'évertuait à savoir ce qui se passait dans le ciel, et qu'il ne prenait pas garde à ce qui était devant lui à ses pieds.

Et, d'épiloguer Socrate, goguenard : « La même plaisanterie s'applique à tous ceux qui passent leur vie à philosopher ». S'agissant de Jacques, on me permettra toutefois de préférer, au commentaire un peu cavalier de Platon, l'émouvante observation d'Oscar Wilde : « Nous sommes tous dans le caniveau ; mais certains d'entre nous regardent les étoiles ».

*

La retraite – j'en fais l'expérience depuis quelques années maintenant – nous incite volontiers à élaguer les couches sédimentaires d'archives accumoncelées tout au long de notre existence, un peu à l'instar de Schliemann dégageant, au XIX^e siècle, le solage de Troie. Pour en alléger nos vieux jours, sans doute. Après s'être offert le frisson – parfois téméraire – d'imprévisibles revenances de la mémoire. Je suis, ce faisant, tombé sur de vieux dossiers jaunés par des décennies de poussière et de nicotine. (Les archivistes, eux, c'est bien connu, ne manipulent que du carton sans acide dans des pièces dénuées de fenêtres. Et, naturellement, ils ne

fument pas.) L'une de ces antiques chemises contenait de courtes poésies que Jacques m'avait données à lire. Non datées, mais vraisemblablement issues de ses années de théologie. Je prends la liberté d'en évoquer quelques vers :

oui l'orfèvre luxure
crépité à rebours de tendresse
voie des pluies
que je sais-je plus
que j'oublie
en mes cerceaux de gel
si...

je délire à toute patience
le jour-fougère
qui se lève
et là-haut, entre les toits,
la bise sulfureuse
qui remue de son cri
les eaux lucides
d'une fontaine

J'ai choisi de déchiffrer « bise » dans la calligraphie serrée de Jacques, l'un des ultimes irréductibles Gaulois du stylo-plume. Mais ç'aurait aussi bien pu être « brise » ou « buse » sans que le poème ne s'en trouve appauvri. Jacques n'a eu de cesse de l'enseigner, tout au long de sa carrière : le sens est inépuisablement généreux.

J'exhume d'une autre chemise jaunie cet extrait d'un étonnant genre littéraire visité par Jacques à l'époque où d'autres s'employaient plutôt à imiter William Burroughs ou Denis Vanier : un « chemin de croix » dramatisé, quelque part – chœur compris – entre la tragédie grecque, qui se jouait sur les antiques prosceniums de Delphes et de Taormina, et ces « mystères » que le Moyen Âge inspira à Henri Ghéon, ancien confident de Gide, puis « converti », lui aussi le jour de Noël, vingt-neuf ans après Claudel :

Quatrième station : Jésus rencontre sa mère

Mère,
toutes choses qui vivent et brûlent sont prières.
Convient-il que quelqu'un les entende,
ou suffit-il qu'elles soient là, pleines
et doucement oubliées ?

[...]

Toutes choses d'un seul feu se consomment.
Et alors ! tenir dans sa main
jusqu'à la fin le fil de toutes les prières
et regarder le désert où elles s'achèvent.
La compassion n'a pas de mémoire (Pause)
Et maintenant, laisse-moi partir.

Tant d'éons plus tard, j'espère – mais violemment, comme Apollinaire – que le numéro spécial de *Religiologiques* qui accueille ces pages aura publié le très beau poème dont on me rapporte que Jacques fit cadeau à son auditoire, au terme du colloque en son honneur, au début de la pandémoniaque année 2020.

Forêts
Forêts sans fin, ni pensées :
Vastes vaisseaux inhabités de silence,
Forêts d'avant les mots
pour dire le soliloque des rayons dans le noir,
la frayeur immobile de l'origine
qui dort au fond des chambres,
l'oscillation éternelle du césium 137
qui s'allume et s'éteint comme l'absence.

[...]

Les anciens Grecs, dans leur quête philosophique, ont toujours eu un peu de mal à distinguer les traits de la vérité du visage de la beauté. Jacques aussi, il me semble.

*

Ayant été son collègue – et non son élève – pendant près de trente ans, je ne suis pas vraiment le mieux placé pour témoigner de sa pratique pédagogique, comme le font quelques contributions de ce collectif. Au début des années quatre-vingt, j'ai tout de même eu l'occasion de coanimer avec lui un séminaire du nouveau programme de doctorat en sciences des religions de l'UQAM. Les modestes dimensions du groupe avaient fait en sorte que nous puissions adopter une formule dynamique, centrée sur la présentation de productions cinématographiques destinées à servir d'objets

d'analyse selon diverses perspectives théoriques et méthodologiques. Jacques et moi devions choisir les deux premiers films, les doctorants et les doctorantes faisant de même par la suite, à tour de rôle.

J'avais pour ma part opté pour *Les Ripoux*, de Claude Zidi. Cette comédie de mœurs, qui associe les délicieuses pitreries de Philippe Noiret à celles de Thierry Lhermitte, illustre selon moi à merveille la fécondité de la notion d'« immoralisme éthique ». Développée par le sociologue Michel Maffesoli, celle-ci tente de rendre compte du paradoxe selon lequel une attitude qui s'écartere des normes morales régnautes peut néanmoins engendrer de nouvelles et authentiques valeurs éthiques. Jacques, lui – le temps a allégé ma mémoire des objectifs théoriques et méthodologiques sous-jacents à ce choix –, avait retenu un court documentaire, *Le sang des bêtes*, de Georges Franju (1948), qui montrait simplement – j'allais presque dire cliniquement – les animaux conduits et « processés » dans les abattoirs parisiens de l'après-guerre. On ne s'étonnera sans doute pas qu'un tel choix ait produit quelque commotion dans le groupe, certains et certaines trouvant les images de Franju à la limite du supportable. Et force est en tout cas d'admettre qu'on eût difficilement pu trouver mieux comme instrument de propagande végane.

De nos jours, je soupçonne que la projection d'un tel film ne « passerait » simplement plus. Elle susciterait en effet des levées de boucliers indignées appelant à en boycotter le visionnement. Et cela, au nom du droit revendiqué à des « espaces sécuritaires » (*safe spaces*)¹, apparu il y a quelques années déjà sur les campus universitaires états-uniens. Ce terme désigne l'exigence, y compris en milieu universitaire, de ne pas être exposé à des idées, à des images, à des perspectives ou à des interprétations considérées par certaines personnes comme troublantes, choquantes ou

¹ Traduction proposée par Office québécois de la langue française (OQLF ; gdt.oqlf.gouv.qc.ca/). Ces « espaces sûrs » ou « espaces sécuritaires » (*safe spaces*) désignent également des lieux où des personnes de quelque manière marginalisées peuvent se retrouver entre elles, à l'abri des risques de discrimination, d'humiliation, voire de violence.

traumatisantes. Y sont associés, dans la même veine, ce que le *globish* appelle des *trigger warnings*² : avertissements publics, avant la projection d'un film, par exemple, signalant la présence d'éléments susceptibles de troubler, de choquer ou de traumatiser au moins une partie de l'auditoire —, qui peut alors quitter la salle, ou changer de chaîne.

Qu'on me lise correctement : je n'ai pas le projet de discuter ici du bien-fondé de ces nouvelles réalités de notre temps, de plus en plus présentes dans l'univers académique, y compris sur les campus québécois. Je n'ai pas non plus celui d'affirmer l'indéniable valeur pédagogique de la provocation, de l'insensibilité ou de la désinvolture. Je veux seulement suggérer à quel point cette idée même d'espace sécuritaire — ou sécurisant — me semble, pour le meilleur comme pour le pire, aux antipodes de ce qu'a toujours été la conception que Jacques s'est faite de la pédagogie. À ses yeux en effet — mais il est loin d'être le seul à voir les choses ainsi —, tout apprentissage, toute découverte d'horizons inconnus, toute exploration de nouveaux territoires implique forcément des bousclements parfois brutaux et douloureux, des remises en question qui sont tout sauf sécurisantes : presque toujours troublantes, parfois choquantes, à l'occasion traumatisantes. Sinon, on reste « scotché » à Disney — où les belles au bois dormant se font toujours réveiller par des princes charmants, et où Bambi ne se fait jamais écraser par Godzilla.

L'étude scientifique et non confessionnelle du phénomène religieux, de manière singulière, a souvent raboté les croyances et meurtri les convictions de plusieurs qui s'y étaient lancés avec une sorte de naïveté « première », non critique. On ne sort jamais totalement indemne d'une telle confrontation de l'intelligence, d'une telle lutte avec l'ange de la connaissance. Et plusieurs, de ce fait, ne sont jamais allés au-delà de leur premier trimestre. Bien d'autres, en revanche, saisissant l'ange à bras le corps, ont traversé ce parcours

² Traduction proposée par Office québécois de la langue française. Ces « traumavertissements » (*trigger warnings*) désignent un avertissement indiquant qu'un contenu peut provoquer des symptômes de stress chez les personnes vulnérables ou présentant un trouble de stress post-traumatique.

enrichis et grandies. Pour le dire à la manière de Ricœur (1960 : 482), alors que l'immédiateté de la croyance est définitivement perdue, il est possible de « tendre vers une seconde naïveté » où « en *interprétant* nous pouvons de nouveau *entendre* ». À la fois *blesé* et *béni*, pourrait-on ajouter en jouant sur les langues, comme l'inconscient de Lacan auquel Jacques – l'autre – fait également profession de s'intéresser depuis longtemps.

Retour, ainsi, à la tâche – re-fondationnelle – de l'herméneutique ? À Jacques, en tout cas, il me semble. À Jacques, tel qu'en lui-même.

Bibliographie

Ricœur, Paul. 1960. *Philosophie de la volonté*. Vol. 2, *Finitude et culpabilité*. Paris : Aubier.